

La richesse des pauvres

Les Mains dans la gravelle

Raymond Bertin

Numéro 148 (3), 2013

Hors de Montréal, *point de salut* ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70168ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertin, R. (2013). Compte rendu de [La richesse des pauvres / *Les Mains dans la gravelle*]. *Jeu*, (148), 18–20.

Les Mains dans la gravelle

TEXTE ET INTERPRÉTATION **SIMON BOULERICE**
MISE EN SCÈNE **SERGE MAROIS**, EN COLLABORATION AVEC L'AUTEUR
SCÉNOGRAPHIE **PAUL LIVERNOIS**
MUSIQUE ORIGINALE **PIERRE LABBÉ**
ÉCLAIRAGES **CLAUDE COURNOYER**
COSTUMES **GEORGES LÉVESQUE**
CHORÉGRAPHIES **DANIELLE HOTTE**
PRODUCTION DE **L'ARRIÈRE SCÈNE**, PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE
DU 17 AVRIL AU 2 MAI 2013.

RAYMOND
BERTIN

LA RICHESSE DES PAUVRES

Nous l'avions prévu il y a quelques années¹ : le touche-à-tout Simon Boulerice, auteur prolifique, comédien, danseur et metteur en scène, allait, tel un Petit Poucet pas facile à suivre, semer ses créations au long d'un parcours tous azimuts. Ainsi, chez presque autant d'éditeurs, il a déjà à son actif une dizaine d'œuvres, dans tous les genres : roman pour ados (*les Jérémias*), pour adultes (*Javote*), pour enfants (*les Monstres en dessous*), poésie (*Saigner des dents*, *Nancy croit qu'on lui prépare une fête*, *la Sueur des airs climatisés*) et, bien sûr, théâtre : pour adultes (*Simon a toujours aimé danser*, *Martine à la plage*, *Pig*), pour ados (*Qu'est-ce qui reste de Marie-Stella ?*), pour enfants (*Éric n'est pas beau*, *les Mains dans la gravelle*), sans oublier un recueil de monologues (*Danser a capella*), des contes urbains et des nouvelles. Ouf ! En à peine cinq ans, ce n'est pas si mal ! Son monologue pour les 7 à 12 ans, *les Mains dans la gravelle*, créé en janvier 2011 à l'Arrière Scène, arrivait à Montréal après avoir sillonné les routes du Québec et de la France pendant deux ans. C'est dire qu'il était attendu.

Devenu un artiste visuel vivant bien de son art, Fred Gravel convie le public à son exposition – on parle plutôt ici d'une installation –, en la présentant ainsi d'entrée de jeu : « Voici mon enfance². » En projetant des diapositives sur le mur du fond, où l'on distingue une vieille voiture, un vélo, une paire d'espadrilles, un tas de roches, etc., il explique que tout cela le ramène à ses 10 ans, en 1993, l'année où sa mère s'est fait opérer pour des pierres aux reins. En ce temps-là, le garçon fantasque, agité mais solitaire, à

1. Voir mon article, « Simon Boulerice : l'enfance au cœur », dans *Jeu* 135, 2010.2, p. 144-149.

2. Simon Boulerice, *les Mains dans la gravelle*, Montréal, Éditions de la Bagnole, 2012, p. 19. Toutes les citations sont tirées de cette édition.





Les Mains dans la gravelle de Simon Boulerice, mises en scène par Serge Marois. Spectacle de l'Arrière Scène, présenté à la Maison Théâtre au printemps 2013. © Robert Etcheverry.

l'imagination débordante, se faisait appeler « Fred-la-terreur », car, pauvre et enfant unique, passant ses journées dans sa « cour de gravelle » à chercher des pierres précieuses, il avait pris l'habitude de casser les vitres des maisons riches du voisinage en y lançant des cailloux, histoire de rétablir une sorte de justice sociale. Seule sa voisine Agate, jeune fille de bonne famille qui se considère « à un coin de rue d'être complètement épanouie » (p. 40), viendra forcer sa solitude, et sa résistance.

De mots et d'images

Faite à partir de petits riens, d'objets du quotidien détournés de leur sens usuel, la scénographie de Paul Livernois compose tout de même un ensemble esthétique d'une belle unité. Sur la scène : des « cubes » aux formes irrégulières, à la fois boîtes et cabanes en carton de la grandeur d'une niche ; une rangée de boîtes de conserve Chef Boyardee, alignées à l'avant-scène comme pour un jeu de tir ; des fils électriques sur lesquels sont accrochées des boîtes de jus Oasis, symbolisant les mouettes avec lesquelles Fred dialogue, ses seules confidentes ; puis, à l'arrière, une corde à linge sur laquelle est suspendue une « robe de princesse », celle d'Agate, confectionnée de sacs de plastique *raboulinés*, derrière laquelle l'interprète peut se glisser facilement pour devenir sa petite voisine au tempérament extraverti ; enfin, un micro côté jardin, qui lui permet de dialoguer avec sa mère, dont une photo sera projetée sur le mur du fond à certains moments.

À l'image de son hyperactif personnage, Simon Boulerice multiplie les jeux de mots, les doubles sens, les niveaux de compréhension, et ne se départit pas de son humour et d'une tendresse certaine, à la fois pour ses personnages et pour son public. Empruntant, comme dans toutes ses œuvres, à l'univers des contes de fées, il fait du Petit Poucet, justement – dont il réécrit le conte en version *American way of life* assez surprenante ! –, l'*alter ego* de Fred-la-terreur, qui, depuis quelque temps, lance ses cailloux dans la chambre d'Agate, brisant chaque jour sa vitre, que ses parents font réparer puisqu'ils sont riches. Les connotations rocheuses abondent : sa mère, si précieuse pour lui, ne peut avoir que des diamants sur les reins ; même Agate a un nom de pierre semi-précieuse, et son nom de famille est Larochelle ; les cailloux de sa cour de gravelle, une fois peints, deviennent émeraudes, rubis, saphirs, diamants... Le garçon, sensible à la beauté, est fasciné par la tache d'huile multicolore qui s'échappe de la vieille voiture paternelle. La poésie, une poésie simple du quotidien, affleure à tout moment dans ses paroles.

Les références à quelques icônes culturelles américaines, autre constante de l'univers de Boulerice, émaillent aussi le texte : Agate rêve d'être Marilyn Monroe, Fred a hérité son prénom de Fred Astaire, l'idole de sa mère. S'appuyant sur les trouvailles verbales et les images du texte, l'interprète s'amuse franchement, communicatif, en pleine maîtrise de son art. Son jeu est physique, son amour de la danse s'exprime à nouveau, que ce soit à travers un numéro de *gumboots* ou de claquettes, ce dernier particulièrement réussi. D'aplomb, fluide, maintenant toujours un contact direct avec le public, il arrive à capter et à garder l'attention, malgré l'aspect narratif important de la fable. Son Fred, fort sympathique, provoque l'adhésion des jeunes, mais une certaine accélération de l'histoire vers la fin m'est apparue comme une faiblesse de la représentation. La projection du Fred de 10 ans dans la jeune trentaine, où on le retrouve avec une Agate enceinte dans leur « maison [...] remplie à ras bord de vieilles affaires » (p. 67) nous fait faire un saut temporel et existentiel un peu beaucoup précipité. On se dit que ce ne sont pas là des préoccupations d'enfants, qu'il a fallu un adulte pour penser à ce genre de conclusion.

Somme toute, la production des *Mains dans la gravelle* était agréable, réussie dans son ensemble, malgré le sentiment, peut-être, d'un objet trop poli, à l'instar des pierres caressées par Fred. Les évocations des disparités entre riches et pauvres, la frustration ressentie par le garçon à la perspective de voir sa cour de gravelle asphaltée comme celles des voisins, vue comme une éventuelle perte d'imaginaire et de poésie – l'accession à la richesse équivalant alors à un appauvrissement –, portent, et sont certainement des sujets d'intérêt pour les jeunes spectateurs. La mise en scène de Serge Marois, collée à la personnalité de l'interprète, semble réglée au quart de tour ; résultat de deux années de tournée, peut-être ? Reste la rencontre, captivante pour le jeune public, avec un créateur polyvalent qui n'a sans doute pas fini d'étonner et de charmer. ■